

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE.

Extrait de la Séance publique du 9 Mai 1847.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. MAGNES,

PHARMACIEN,

Né à Moissac en 1776, mort à Toulouse le 22 avril 1845;

PAR M. DUCASSE,

Secrétaire général de la Société; Directeur de l'Ecole de Médecine; Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse; Correspondant de l'Académie royale de Médecine de Paris et de plusieurs Sociétés de Médecine nationales et étrangères; Chevalier de la Légion d'honneur.

MESSIEURS,

Après avoir terminé cette ingrate et froide analyse qui ne peut donner qu'une idée très-incomplète de vos travaux annuels, je sais mieux que personne combien votre attention doit être fatiguée... Vous me pardonnerez cependant de la réclamer encore, car il me reste un devoir bien sacré à remplir. Je dois, en effet, vous retracer quelques scènes de la vie de cet ancien collègue que nous avons tous aimé, respecté; auquel, comme témoignage de notre considération, nous avons plusieurs fois confié l'honorable



mandat de diriger nos travaux, et dont la mort a laissé parmi nous un vide qui sera difficilement comblé.

JEAN-PIERRE MAGNES, pharmacien, membre de la Société royale de Médecine, Chirurgie et Pharmacie, de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société royale d'Agriculture de Toulouse, membre du jury médical de la Haute-Garonne, correspondant de l'Académie de Médecine de Paris, etc., naquit en 1776, à Moissac, département de Tarn-et-Garonne, de parents peu fortunés, mais qui jouissaient dans la contrée d'une confiance et d'une estime générales. Il fit ses premières études avec distinction dans le collège des Doctrinaires de cette ville, et après les avoir terminées, se sentant peu de goût pour la carrière militaire, il sollicita, pour rester au sein de sa famille, et il obtint les fonctions modestes de Secrétaire de la municipalité.

Incertain encore de la vocation qu'il devait suivre, et de la direction à donner à ses précoces dispositions, le hasard seul décida de son avenir. Quelques livres de chimie, tombés fortuitement entre ses mains, arrêterent définitivement ses pensées. Cette science venait en effet d'éprouver, par les travaux de *Lavoisier*, de *Priestley*, de *Vauquelin*, une grande et profonde révolution. Emervillé par leurs découvertes si nombreuses et si brillantes, il fit, dès lors, de son étude le sujet de ses réflexions, pendant les courts intervalles de loisir que lui laissaient ses occupations journalières, et ses succès furent si rapides, ses connaissances acquises si bien appréciées, qu'à cette époque même, le Gouvernement le chargea de la fabrication du salpêtre: mission importante dans ces jours de trouble et d'orages, dont il ne confiait l'accomplisse-

ment qu'à des hommes d'expérience et de savoir, car la France, qui comptait alors ses jours par ses victoires, faisait consister toute sa fortune dans cet élément de destruction et de conquêtes.

M. *Magnes* justifia bientôt les idées avantageuses qu'on avait conçues de son talent. Dans toute l'étendue du département, il organisa des ateliers nombreux avec cette haute intelligence dont il donna, plus tard, tant de preuves irrécusables et qui se firent remarquer autant par la qualité que par la pureté de leurs produits.

Son amour cependant pour la science chimique était bien loin d'être satisfait par ses succès dans cette spécialité restreinte. Il sentait le besoin d'en consacrer le zèle à des investigations plus nombreuses, plus variées, et il tourna bientôt ses regards vers l'étude de la pharmacie.

Ce fut à Toulouse qu'il se décida à en étudier les premiers éléments. M. *Lahens*, pharmacien honorable de cette cité, dont il devait plus tard être le successeur en s'associant aux intérêts de sa famille, fut son premier maître.

Des exigences domestiques le forcèrent cependant, après son apprentissage, à retourner dans sa ville natale. Là, cédant toujours à l'impulsion de son zèle ardent et désintéressé, il se livra à la pratique de la pharmacie au profit des pauvres, et surtout des malades de l'hôpital dont il dirigea avec soin la préparation des remèdes, sans exiger aucune rétribution.

Ici s'ouvre devant notre jeune collègue une carrière nouvelle. Il s'y précipite avec enthousiasme, et sa rapide intelligence lui fait bientôt pressentir les avantages d'un voyage à Paris et les améliorations qui seront désormais apportées dans ses études, pour connaître à son tour les véritables secrets de la science. Son espoir ne fut pas

trompé. Admis bientôt auprès des savants dont il avait apprécié les ouvrages, et qui lui servaient à la fois de guides et de modèles; avide de leurs leçons que son zèle et son application lui rendaient si profitables, il fixa bientôt l'attention de ses professeurs, et devint le protégé ou pour mieux dire l'ami de *Deyeux*, *Parmentier* et *Vauquelin*: amitié précieuse, dont les premiers sentiments se développèrent, comme on le dit, au champ d'honneur de la science, et qui ne s'est jamais démentie.

On sent que, placé si haut dans la confiance et dans l'estime des savants du premier ordre, des offres brillantes ne manquèrent pas d'être souvent présentées à notre collègue. Avant même d'avoir reçu son diplôme, il avait pu disposer de la place de pharmacien en chef d'un hôpital de la capitale; mais telle n'était pas sans doute sa destinée. La province plus heureuse devait profiter de ses talents, et le même pharmacien sous les yeux duquel s'était manifesté le germe, et qui en avait sagement mesuré l'étendue et les avantages, le rappela à Toulouse, pour en faire à la fois et son gendre et son successeur. Tant de bonheur n'était pas cependant réservé à cet honorable vieillard; il mourut avant d'avoir vu ses vœux accomplis. Ils le furent néanmoins plus tard, et lorsque *M. Magnes*, après des examens soutenus avec une grande supériorité devant l'ancien collège de pharmacie, fut nanti de son diplôme, il se hâta de revenir à Toulouse pour s'unir par des liens indissolubles à la fille de son bienfaiteur, dont il vénéra toujours la mémoire.

Admis dans le sein de la Société de Médecine, vous n'avez pas oublié, Messieurs, le zèle avec lequel il a partagé tous ses travaux, son exactitude à assister à ses séances, cette probité sévère et presque religieuse qu'il

apportait à l'accomplissement de ses devoirs. Certes, si je voulais retracer ici le nombre et la variété des sujets qu'il a traités; l'intérêt qu'il savait imprimer à toutes ses compositions, même légères en apparence; le point d'utilité pratique qu'il parvenait toujours à leur donner, je dépasserais de beaucoup les limites imposées à une notice nécrologique, et peut-être même que sous ma plume inexpérimentée dans ces analyses spéciales, je leur ferais perdre une partie de leur importance.

Je ne puis cependant m'empêcher de retracer à vos souvenirs les observations qu'il vous communiqua sur les teintures alcooliques, et notamment sur celle de myrrhe; ses considérations générales relatives à l'action qu'exerce l'alcool, tantôt sur les gommés résines, tantôt sur les résines gommées, et qui tendent à prouver que, selon le cours des circonstances prises du degré de l'alcool et de la prédominance de la matière résineuse, cette espèce de teinture est plus ou moins chargée et doit être rangée dans la classe des alcools pharmacologistes de nos jours. Je vous retracerais le résultat chimique des expériences répétées sur une douzaine de malades relativement au sucre diabétique; la quantité remarquable de cette substance cristallisée qu'il a retirée de leurs urines, et qu'on pouvait aisément deviner à la seule pesanteur spécifique de ce liquide. Vous aimeriez surtout à retrouver dans votre mémoire du passé, les considérations judiciaires qui l'ont dirigé dans l'usage de l'écorce de la racine du grenadier pour l'expulsion du ténia, et par lesquelles il a établi parmi nous d'une manière victorieuse, et surtout par de si nombreux succès, que pour arriver à ce résultat, le praticien devait avoir une égale confiance dans l'emploi du grenadier sauvage et de celui

que l'on cultive dans nos jardins : résultat utile, véritablement pratique, car le premier est extrêmement rare dans le commerce, tandis que le second abonde au milieu de nous. A ce propos, M. *Magnes* fait également sentir que l'imperfection apportée dans la préparation du remède ténifuge, a souvent été la cause de ses succès, et qu'on doit surtout les attribuer aux altérations chimiques qu'entraîne nécessairement après elle une trop longue ébullition.

Vous n'avez pas non plus oublié les réflexions si intéressantes qu'il vous a communiquées sur les diverses préparations du colchique, si généralement administré dans le traitement du rhumatisme et des affections gouteuses. Quoiqu'il soit bien reconnu que la dessiccation n'altère en rien la vératrine qui semble former la partie la plus essentiellement médicamenteuse du colchique, il s'assurait cependant par des expériences répétées que les effets thérapeutiques étaient infiniment plus marqués lorsqu'on employait la racine ou le bulbe frais de cette substance, que quand ils étaient dans un état de dessiccation, parce que, dans le premier, le gallate de vératrine se trouve dans la préparation à l'état de sursel, ou avec surabondance d'acide gallique, et que cet excès n'existant pas dans les mêmes proportions après la dessiccation, le sel propre à la plante a perdu de sa solubilité dans les véhicules pharmaceutiques.

Des travaux si utiles, si variés, devaient nécessairement appeler sur M. *Magnes* l'attention publique. Les sociétés savantes s'empressèrent aussi de le compter parmi leurs membres; et, à la mort de M. *Vidailhan*, pharmacien également distingué de cette époque, l'Administration des hospices civils de Toulouse le nomma à sa place pour en

inspecter les pharmacies. Le conseil de salubrité le compta également au nombre de ses associés, et il fit dans son sein plusieurs rapports sur l'hygiène publique, objet le plus constant et le plus attrayant pour lui de ses longues élucubrations (1).

Un des objets sur lesquels on appela souvent sa coopération dans des circonstances graves, ce furent les rapports en justice. Alors, il faut le dire, cette matière, dont déjà l'Allemagne avait fait une longue étude, était encore en France, et surtout parmi nous, dans un état d'imperfection déplorable. La chimie n'avait pas encore porté le flambeau de ses recherches dans la découverte des substances toxiques, et, réduite à des expériences incomplètes ou superficielles, elle était dépourvue de ces moyens d'investigation qui en font aujourd'hui une science positive, et qui lui permettent de poursuivre le crime et de le découvrir au milieu même de la décomposition de nos tissus. Dans ses relations judiciaires, notre collègue sembla s'élever au dessus de son époque. Ses rapports pourraient encore servir d'éléments de conviction, car tout se réunissait chez lui pour inspirer aux autres celle dont il était pénétré lui-même : probité sévère, intelligence éclairée, science profonde, et expérimentation facile et répétée. Aussi son nom figure avec éclat dans nos recueils des causes célèbres, et les magistrats, non-seulement de la Cour royale de Toulouse, mais encore des départements voisins, s'entouraient fréquemment de ses lumières et prononçaient avec plus de

(1) Ces travaux ont été lus surtout dans les séances de l'Académie des Sciences de Toulouse, et nous laissons à l'Académicien chargé de les retracer, le soin d'en faire sentir le mérite et l'utilité.

confiance leurs jugements quand ils étaient appuyés sur la force de son témoignage et l'autorité de sa parole.

Au milieu de ses vastes connaissances chimiques, placé dans cette circonscription hydrographique dont Toulouse forme le centre, *M. Magnès*, témoin chaque jour des heureux résultats de l'administration des eaux minérales dont la nature a si merveilleusement doué nos contrées, pouvait-il rester impassible, et ne pas chercher à connaître, par des réactifs puissants, leur secrète et intime composition? L'étude de leurs éléments fut effectivement l'objet de ses veilles laborieuses, et vous l'avez vu, Messieurs, dans plusieurs de vos séances, vous raconter ses recherches, vous initier à tous ses secrets, et vous exposer, avec cette clarté, cette précision qu'il savait apporter dans tous ses travaux, les propriétés chimiques des eaux ferrugineuses qui sourdent avec tant de profusion,

1.° Dans le département de la Haute-Garonne, à Flourens, à Sainte-Marie, à Syradan, à Labarthe-Rivière, à Encausse;

2.° Dans le département de l'Ariège, à Audinac et à Tarascon ;

3.° Dans le département des Hautes-Pyrénées, à Bagnères de Bigorre et à Capver ;

4.° Dans le département de l'Aude, à Rennes ;

5.° Dans le département du Gers, à Castera-Vivent ;

6.° Enfin, dans le département de l'Aveyron, à Andobre, indépendamment de la source de Cransac qui est minéralisée par le sulfate de fer. — Recherches utiles, importantes, exemptes de toute espèce de prévention, et dont des analyses nouvelles, faites à de longues distances, ont démontré constamment l'exactitude et la vérité.

Vous pourriez encore suivre notre collègue dans une

multitude d'autres travaux également précieux qu'il offrit successivement aux diverses Académies dont il était membre, et qui tous se font remarquer par des détails d'intérêt tout-à-fait spécial. Ses mémoires relatifs aux objets qui lient l'agriculture à la chimie; ses analyses des différentes espèces de marne et son application aux produits agricoles; ses recherches incessantes sur l'œnologie, sur la salubrité des eaux de nos fontaines publiques, sur celle de la ville de Toulouse, sur le vinaigre considéré sous le double rapport d'assaisonnement et de médicament, sont encore empreints de cette actualité qui leur donnait un intérêt si vif à l'époque de leur naissance, et qui frappe les esprits par la variété des faits dont l'auteur les a enrichis. Et quand on songe à leur nombre, à leur importance, on peut croire à peine qu'au milieu des occupations de détail que sa profession comportait, de cette vigilance dont il fallait entourer sans cesse sa minutieuse exigence, un seul homme ait pu suffire à leur complet développement. C'est que notre collègue savait tirer le plus heureux parti des heures; c'est que sa vie ne fut qu'une longue étude, une constante méditation, qu'à peine il donnait quelques instants au sommeil pour réparer ses forces, et comme une machine montée, pour reprendre, le lendemain, tous les mouvements de la veille.

N'oublions pas cependant de mentionner, dans ce récit incomplet de la vie de M. *Magnes*, une époque trop importante et trop honorable pour sa mémoire. C'était en l'année 1812, à ces temps mémorables où guidée par le génie qui présidait à ses destinées, la France cherchait, dans la culture de la betterave, une ressource nouvelle pour se soustraire aux conditions rigoureuses du com-

merce étranger, et résoudre le problème difficile de la fabrication du sucre indigène. On sait avec quel zèle chacun se mit à l'œuvre pour accomplir la pensée du grand homme, et conduire à bonne fin une entreprise que beaucoup d'esprits regardaient alors comme une chimère, et qui cependant, par les efforts de l'intelligence, est devenue une source principale de nos richesses et le plus utile monument de l'industrie française. Notre collègue ne fut pas le dernier à se mettre à l'œuvre, car rien de ce qui pouvait être généralement profitable ne lui était étranger; et ses travaux furent suivis de résultats si satisfaisants, que M. *Desmousseaux*, alors préfet du département, ne craignit pas de solliciter en sa faveur une récompense nationale, en reconnaissance de son zèle et de ses efforts. Mais la modestie du chimiste se refusa constamment à cet hommage mérité, et sa résistance fut si vive, que le magistrat étonné se vit forcé de suspendre ses démarches, et de renoncer au projet qu'il avait conçu de placer sur sa poitrine le ruban de l'honneur, qu'entouraient alors tant de prestiges et une gloire si pure: Généreuse, en effet, et féconde institution, digne des temps héroïques dont elle est chargée de consacrer la mémoire; étoile brillante qui jeta de si vives clartés sur les premiers pas de la monarchie nouvelle, et dont la magique puissance enfanta bientôt autour du trône de si grandes choses et de si grands hommes!

Mais jusqu'à présent je n'ai examiné que le savant chimiste, dont toute la vie ne fut qu'une longue étude, une dévotion soutenue à la connaissance des phénomènes de la nature. L'homme privé a d'aussi justes droits à nos souvenirs et à nos éloges. Bon père, bon époux, il aimait à retrouver, dans le sein de sa famille, ces mœurs

douces, ces épanchements intimes, ces habitudes austères et patriarcales, dont un égoïsme étroit et cet intérêt matériel surgi au milieu de nos révolutions sociales, détruisent chaque jour le charme et altèrent les traditions. Pieux sans ostentation, chrétien dans toute la force de l'expression et du sentiment, tolérant par principe, indulgent par charité, il ne connut que la passion d'être utile, de faire le bien, et de contribuer au bonheur de tous ceux qui l'entouraient. Un tact exquis, une longue expérience, lui avaient beaucoup appris sur le commerce des hommes, sur le compte desquels il se montra toujours difficile, car bien petit fut le nombre de ceux qu'il admit dans sa confiance. Cette sage réserve cependant, cette prudente discrétion, ce n'est point dans les inspirations calculées de l'orgueil, dans les sentiments d'une misanthropie inquiète et soupçonneuse, qu'il en avait puisé le germe. Nul, en effet, ne porta plus loin que lui l'amour de ses semblables; nul ne leur sacrifia avec plus de générosité et de désintéressement ses soins, ses pensées, ses travaux, même ses intérêts domestiques. Mais il avait appris à connaître le cœur humain; il appréciait à sa juste valeur son inconsistency, ses faiblesses, sa légèreté; et au milieu des déceptions dont il avait si souvent déploré l'amertume, il répétait ces paroles du Sage, si désolantes à la fois et si vraies : *O mes amis, il n'y a point d'amis !*

